

Informaticien et entrepreneur, j'ai étudié l'économie puis j'ai commencé ma carrière dans la finance en Californie. J'ai ensuite lancé une startup dans la Silicon Valley et j'ai connu l'échec, duquel on apprend à rebondir et à se réinventer. Je suis alors revenu en France, et c'est justement en ayant vécu longtemps ailleurs qu'on apprécie sa singularité. Pays d'histoire, de culture, de sciences et d'artistes, j'ai aussi été confronté à ses contradictions. Alors j'ai décidé de m'engager en politique pour proposer de nouvelles idées, un nouveau projet de société conçu pour tous ceux qui veulent gagner plus : le contrat social à but lucratif.

Sylvain Courcoux.

Savez-vous combien gagne un chauffeur de bus en Californie ? Plus de 100 mille euros par an pour les mieux payés. Professeurs, infirmières, policiers… Pour certains, plus de 200 mille euros. Grâce à la technologie, la Californie est passée d'une économie agricole à l'une des plus prospères au monde.

« Oui, mais y a aussi de la pauvreté en Californie, le coût de la vie n'est pas le même. » C'est vrai, mais plutôt que dévaluer le bon et chercher la faille, le respect consiste à observer pour comprendre, puis à se demander « Comment ils font ? »

Les plus grandes entreprises californiennes de technologie réalisent chacune plusieurs centaines de milliards d'euros de chiffre d'affaires, tandis que la French Tech, l'ensemble de notre écosystème technologique, réalise environ 25 milliards d'euros. Depuis 1975, 220 entreprises de plus de 10 milliards d'euros de capitalisation créées aux États-Unis, dont 84 en Californie, contre 12 en Europe et 0 en France. Nous passons à côté de la prospérité moderne car la suradministration économique est inefficace tandis que la Californie prospère sans ministère de l'économie. Ça alors… « Comment ils font ? »

Nous avons hérité d'un modèle de société où l'État allouait les ressources productives pour faire la guerre, mais conquérir un marché n'est pas comme conquérir un territoire, car c'est le client le roi.

Alors je vous propose un nouveau projet de société : le contrat social à but lucratif. Désadministrer l'économie, transformer le rôle de l'État, moderniser l'éducation, renforcer les services publics, financer les retraites dès la naissance... La fin de la suradministration, la démocratie économique. Combiner notre modèle social avec un modèle économique adapté à la technologie et à la mondialisation pour travailler moins et gagner plus : c'est possible !

Découvrez le livre-programme des Démocrates de France.





NARCISSISME	RESPECT
Déni - Mépris	**Opportunités - Harmonie**
Rejet	**Reconnaissance**

Imprimé par SuperSuper Print - Paris 75008 - Ne pas jeter sur la voie publique - Article L541-46 du Code de l'environnement



« Comment ils font ? »

Pour travailler moins et gagner plus, nous avons besoin de repenser notre contrat social.

Pourquoi ? Et si notre problème n'était pas seulement économique ?

Ailleurs, des chauffeurs de bus, des infirmières et des enseignants **gagnent plus de**

100 000 € par an !

INTRODUCTION

Le narcissisme rend malheureux et contribue au déclin, alors que nous pourrions tous gagner plus.

L'histoire de Narcisse est celle d'un beau garçon que toutes les filles convoitaient, mais qui pourtant ne trouvait pas l'amour, parce qu'il ne rencontrait personne qu'il considérait à sa hauteur : au fil du temps, dans son estime, les autres finissaient toujours en dessous, rejetés. Un jour, il voit son reflet dans l'eau de la rivière, et il tombe amoureux de son image, de lui-même. Les peintures traditionnelles du mythe montrent Narcisse qui consacre toute son attention à se regarder dans l'eau, sans pouvoir lever les yeux pour s'intéresser au monde, parce qu'il se considère comme plus intéressant que le monde.

Le narcissisme fait partie de la nature humaine : sain à petite échelle, mais problématique lorsqu'on considère ses dogmes, ses perspectives, ses certitudes, ses définitions, et ses idées comme plus importants et plus justes que la réalité. Au lieu d'intégrer la réalité en soi pour la comprendre, le narcissisme consiste à projeter ce qui est dans son esprit sur la réalité au point où on n'arrive plus à reconnaître le vrai du faux, le bien du mal, l'important du futile, ce qui mène ensuite à de mauvaises décisions, notamment les quelques-unes qui marquent le cours d'une vie. Car derrière chaque décision, une motivation inconsciente : l'ego, l'obligation, ou la réussite. La motivation d'ego mène à des décisions au mépris de la réalité et de l'autre afin de ressentir la supériorité. La motivation d'obligation mène à respecter la réalité sous contrainte de l'obligatoire ou de l'interdit, sans malveillance, mais aussi à rester passif lorsque l'opportunité appelle à l'action sans l'imposer. Au contraire, la motivation de réussite repose sur le respect de l'autre et de la réalité, donc permet de reconnaître les opportunités, de réaliser ses aspirations, de construire sa réussite relationnelle, la confiance en soi et l'estime de soi : certains y arrivent mieux que d'autres, et ce n'est pas une question d'intelligence.

Le narcissisme s'exprime en continuum, donc nous concerne tous. Mais dans ses expressions les plus sévères, le narcissisme, c'est la grandiosité de se définir en s'arrogeant les plus grandes valeurs éthiques, philosophiques, civiques ou théologiques, puis les renier et choisir l'hypocrisie lorsque ça compte : par transgression si motivé par l'ego, par passivité si motivé par l'obligation. C'est s'attendre à l'honnêteté des autres, mais penser que la force est de mentir, de cacher des intentions ou des vérités. C'est juger les autres sur leurs défauts, mais s'attendre à être reconnu pour ses qualités. C'est la perpétuelle remise en cause de l'intégrité, de la légitimité, de la crédibilité, de la moralité, et de la dignité de l'autre. C'est nouer des relations d'emprise pour faire des autres ses obligés, se croire fort de pouvoir jouer avec la vie des autres. C'est voir les autres comme en dessous de soi pour entretenir un sens de supériorité afin de compenser une estime de soi faible et fragile, car dépendante du regard des autres. C'est la jalousie, la dévaluation, le discrédit, la peur, le dégoût, la haine, le rejet et la condamnation de l'autre, donc parfois aussi la violence de la rage humaine. Accabler, enfoncer, casser l'autre, flinguer l'autre : pas tout le temps d'ailleurs, mais juste quand ça compte, dans l'aveuglement du sens de supériorité et d'une autojustification, de sorte que le manque de respect ne soit jamais perçu comme tel. La transgression est ainsi motivée par l'immaturité émotionnelle de jeux psychologiques tels que « Ha ha ha, je l'ai bien eu, j'suis trop fort ! » Et que gagne-t-on ? Un éphémère ressenti d'ego.

Le respect permet de reconnaître la réalité en toute intégrité. C'est voir quelque chose de grand, le reconnaître, et dire que c'est grand. C'est voir quelque chose de bien et dire « Ça c'est bien », voir l'injustice et dire « Ça c'est pas juste », voir le beau et dire « Ça c'est beau ». C'est le pragmatisme d'évaluer la réalité en fonction du résultat et non de l'intention, de voir quelque chose qui marche ou qui ne marche pas, et le reconnaître comme tel. C'est voir une opportunité, reconnaître son potentiel, et dire « C'est possible ! » C'est l'humilité de reconnaître la différence entre la réalité et ses propres perspectives, de reconnaître avoir tort lorsque l'autre a raison. Le respect sert à discerner les tendances, à prendre des risques, à saisir les opportunités : indispensable ingrédient du sens des affaires. Le respect sert à discerner la concomitance entre les valeurs et la circonstance : indispensable ingrédient de la moralité.

Le respect anime la curiosité intellectuelle, l'ouverture d'esprit, l'envie de comprendre et de s'intéresser aux autres et au monde. Le respect est source de confiance en soi. Le respect sert à décider dans l'incertitude, lorsque reconnaître compte plus que connaître. Le respect permet de reconnaître que ce qui est important pour soi l'est tout autant pour l'autre : la chose de l'autre, le besoin de l'autre, le travail de l'autre, le potentiel de l'autre, la réussite de l'autre, l'honneur de l'autre, le droit de l'autre, l'humanité de l'autre… les reconnaître tels qu'on voudrait qu'ils soient reconnus pour soi, dans le respect mutuel. Le respect permet de faire les bons choix, de prospérer, et de trouver le bonheur dans la vie.

L'inverse du respect, c'est le mépris : la condamnation de ce qui normalement attire ou effraie. Le mépris de la réussite, de l'argent ou de l'amour : dire qu'on n'en veut pas, alors qu'on en veut, sans pouvoir le reconnaître, pas même à soi-même. Le mépris du danger, ne pas le reconnaître, et s'en rendre compte trop tard. Le mépris, c'est penser qu'être fort, c'est être désagréable avec les autres, leur être nuisible, leur causer du tort, et leur faire ressentir que ce qui est important pour eux est insignifiant. Le mépris mène au déni de la réalité : voir le grand, le bon, le bien, mais refuser de le considérer comme tel, l'esprit clivé. C'est la méfiance du nouveau, la recherche du conformisme pour nourrir son sens de supériorité au sein d'un petit entre-soi. C'est nier le potentiel de ce qui pourrait grandir, et, par jalousie, parce qu'on ne supporte pas l'ambition et la réussite de l'autre, tout faire pour l'en empêcher, puis se réjouir de la chute de l'autre. C'est voir le mal, le savoir, mais ne pas le reconnaître dans l'instant et commettre le mal, tout en s'attendant évidemment au respect des autres. Le mépris, c'est le monde à l'envers, c'est penser que la force est de minimiser l'importance de tout. Mais au final, à penser que la force est dans le mépris, à se nourrir l'ego par la transgression et remplacer le respect mutuel par la supériorité, ceux qui n'ont pas de respect pour les autres n'en ont pas non plus pour eux-mêmes.

La culture d'un pays, c'est comme le caractère d'une personne, et comprendre le narcissisme de la nature humaine permet aussi de comprendre les mécanismes du narcissisme collectif. S'il y a dans ma démarche une volonté de mieux comprendre la nature humaine, la finalité n'est pas psychanalytique mais bien politique, et plus précisément l'action politique. La France est en déclin parce que nous sommes confrontés à un problème culturel qui génère des problèmes économiques et sociaux.

Il y a en France un profond désir de changement, mais si nous voulons le changement, il faut que nous changions. Changer ne signifie pas se renier, mais évoluer. Beaucoup en France ne se sentent pas reconnus, pas respectés. Pourtant, lorsque je parle de mettre plus de respect dans notre culture, je ne parle pas de recevoir plus de respect pour soi, car recevoir est facile : je parle de développer le respect mutuel, de dépasser la passivité, le mépris ou la jalousie pour accorder du respect.

Or une dynamique collective nous a conduits au dirigisme et à la suradministration : une offre politique inefficace où l'expertise a étouffé la vision. Nous vivons l'avènement de l'Administrateur, un nouveau Roi, une personne morale, invisible, insaisissable, mais partout. Il réglemente, taxe et redistribue, guidé par l'intention plutôt que par le résultat. Il prétend protéger le pouvoir d'achat et relancer l'économie, mais en réalité, la dette publique augmente, les services publics se dégradent et la précarité progresse, alors que nous vivons le plus grand boom économique de l'histoire de l'humanité. De nos jours, le vrai pouvoir n'est pas de diriger l'allocation des ressources comme au temps des manufactures royales, mais de laisser les choses se faire, de permettre aux opportunités et à la prospérité de se développer, car conquérir un marché n'est pas comme conquérir un territoire. Ainsi, en cinquante ans, 220 entreprises de plus de 10 milliards d'euros de capitalisation ont été créées aux États-Unis, dont 84 en Californie, contre 12 en Europe et aucune en France : ici, la désindustrialisation. Souveraineté et prospérité ne se décrètent pas, car de nos jours, c'est le client le roi. Et justement, grâce à la mondialisation, il n'y a jamais eu autant de clients, donc plutôt que de nous battre contre les forces du marché, à nous tous d'en profiter pour gagner plus.

La culture française s'est forgée au fil d'une longue histoire, mais nous n'en sommes pas prisonniers. Évoluer ne veut pas dire renier notre identité : la culture française contemporaine n'est plus la même qu'il y a cinq siècles, et dans cinq siècles, elle aura encore évolué. Plutôt que rester figé dans l'immobilisme, en manque d'idées nouvelles, pensant que nos meilleurs jours sont derrière nous, se disant « On a toujours fait comme ça », nous pouvons nous relever du déclin et construire ensemble notre avenir dans le respect de la modernité.

J'ai eu la chance de vivre plus de douze ans en Californie, et j'ai baigné dans une culture basée sur l'empirisme et le pragmatisme, culture dont nous pouvons nous inspirer pour faire avancer la nôtre. J'ai aussi vu la prospérité des temps modernes : des chauffeurs de bus qui gagnent plus de 100 mille dollars par an, des infirmières, des policiers, des enseignants qui gagnent plus de 200 mille dollars par an pour les mieux payés. La prospérité moderne découle de la technologie combinée à la mondialisation, donc imaginez qu'en réformant notre pays on puisse en une génération redevenir un pays prospère : un projet de société plein d'ambition, mais sans prétention. Imaginez un contrat social à but lucratif, fondé sur la liberté et le respect mutuel : au lieu de nous entraider à être confortables dans la misère, nous entraider à réussir, chacun selon ses propres aspirations. Imaginez une démocratie économique qui redonne du pouvoir de décision aux acteurs de l'économie, avec un État arbitre plutôt qu'un État dirigiste. Imaginez une société où le pouvoir d'achat triple. Imaginez un revenu universel qui, au lieu de découler d'une redistribution des revenus, découle d'une capitalisation collective des retraites. Imaginez une société sans pauvreté, avec une meilleure qualité de vie, où tout le monde sera serein quant à l'avenir, et plus libre au quotidien. Grâce à la prospérité technologique, tout cela est possible, à condition de développer l'ingrédient indispensable qui la permet : le respect.

Sylvain Courcoux